

1

Ce que le masque avait fait disparaître en cachant nos visages, c'étaient les sourires, les baisers esquissés en avançant les lèvres et l'éclat des dents, le menton aussi — la bouche surtout. Ce dont il nous privait, c'était d'un geste, un des rares que nous faisons avec la bouche ou plutôt, avec la bouche et la langue, de l'intérieur de la bouche avec la langue. Tirer la langue, il semble que tous les peuples le fassent, et les enfants de tous les peuples surtout, quand bien même on n'accorderait pas la même signification à ce geste, et c'en était un pour l'anthropologue Marcel Jousse. Tirer la langue avec un masque, c'est peine perdue, à moins de vouloir faire ressembler le bas de notre visage à une tente de camping tendue par un piquet.

Ce sont surtout les enfants qui tirent la langue. Ils le font parfois en avançant la tête et en se concentrant avec un air qu'on dit buté. Je voudrais donc rendre hommage à la langue et en particulier à la langue des enfants, tendue comme un poing, un défi, une insurrection : une petite protrusion pour dire non. Qu'Albert Einstein, un des plus grands savants du xx^e siècle, ait tiré la langue sur une photographie célèbre contribue, tout

autant que sa chevelure blanche toujours décoiffée, à l'image de liberté enfantine qui s'attache à ce grand génie. L'anecdote est bien connue. L'image a été prise le 14 mars 1951. Einstein a 72 ans ; on vient de fêter son anniversaire à l'Institut d'études avancées de Princeton ; il s'engouffre dans une voiture. Un photographe le poursuit et lui demande de sourire. Einstein regarde l'appareil photo et tire la langue en écarquillant les yeux comme pour embêter le journaliste — « *la lingua stretta coi denti* ». C'est un peu comme s'il disait « non, j'en ai assez, fichez-moi la paix ». Mais l'agence de presse diffuse l'image et Einstein l'accepte. Un jour il enverra cette photographie accompagnée de quelques lignes : « Vous aimerez ce geste, parce qu'il est destiné à toute l'humanité. Un civil peut se permettre de faire ce qu'aucun diplomate n'oserait ». Au bout de la langue, il y a là une revendication de la liberté civile, de faire comprendre qu'on dit « non » avec la langue — « donc c'est non » écrivait le poète Henri Michaux, et cette revendication, loin de se draper dans une dignité qui prendrait la pose, s'affiche en tirant la langue. Un monde où l'on ne pourrait plus tirer la langue serait un monde plus triste et plus inquiétant, où la liberté d'expression serait vraiment menacée. On peut regretter que l'image offerte par quelqu'un qui tire la langue ait pu constituer progressivement une image attendue de la provocation — au point de s'afficher sur des pochettes de disque ou sur des tee-shirts, mais qui dira les puissances de la récupération ?

Faire de ce geste un symbole de la liberté d'expression, n'est-ce pas confondre ici deux sens du mot langue : la langue comme organe et la langue comme capacité de s'exprimer ? La langue qui est dans ma bouche et la langue comme moyen de formuler mes pensées et de les communiquer ou de les taire ? Loin de confondre ces deux significations, on demande ce que permet de penser le fait que, dans plusieurs des langues que nous connaissons, mais non pas toutes, ce soit le même mot qui en vienne à désigner l'organe et la capacité. Il faudra bien, pour les penser ensemble, commencer par les distinguer.

2

Pour rendre hommage à la langue des enfants, il n'est pas interdit de commencer par un souvenir d'enfance. Peu enclin à la confession publique, je recours à un souvenir d'enfant qui ne m'appartient pas ou pas directement si l'on veut bien considérer la littérature comme le trésor des souvenirs qui appartiennent à toutes celles et à tous ceux qui les chérissent. Il ne sera pas difficile de comprendre pourquoi je l'ai choisi. Ce souvenir revient à Elias Canetti, qui reçut le prix Nobel en 1981 et dont l'œuvre magnifique et grave comporte à la fois de très grands textes de philosophie politique qu'il faudrait lire et

relire (je pense à *Masse et puissance* que Canetti publie en 1960) et une grande autobiographie européenne.

C'est dans cette dernière partie de son œuvre que j'ai trouvé ce souvenir, même si j'ai conscience qu'il me faudrait relier ce que je vais dire à l'anthropologie politique de *Masse et puissance*. Canetti est né en 1905 en Bulgarie sur la rive sud du Danube dans une famille de Juifs séfarades où il parlait le ladino mais, comme il le fait remarquer, là où il habitait « on pouvait entendre parler sept ou huit langues dans la journée. Hormis les Bulgares [...], il y avait beaucoup de Turcs [...] et, juste à côté, le quartier des Séfarades espagnols, le nôtre. On rencontrait des Grecs, des Albanais, des Arméniens, des Tziganes. Les Roumains venaient de l'autre côté du Danube [...]. Il y avait aussi des Russes, peu nombreux il est vrai ». En 1911 le petit Elias suit ses parents en Angleterre, puis, à la mort de son père, il entre à l'école en Autriche. Pour le préparer, sa mère l'emmène à Lausanne quelques mois pendant l'été. C'est là qu'il apprendra l'allemand qui n'est pas sa langue maternelle, mais une langue que lui a inculquée sa mère.

La Langue sauvée (en allemand, *Die gerettete Zunge*) est le premier volume de l'autobiographie d'Elias Canetti. Il le publie en 1977. Il a soixante-douze ans. Le livre commence par un chapitre intitulé « Mon premier souvenir ». Un premier souvenir, ce n'est pas seulement le premier qui nous vient à l'esprit quand on pense à son enfance, c'est aussi, de